

POUR JOSEPH

ALEKSANDAR LUKIĆ

Traduit du serbe par *Boris Lazić*



le fondateur

S. Ig. Mitrovic

Edition

Sectio Caesarea

4

Copyright 2008.

Aleksandar Lukic

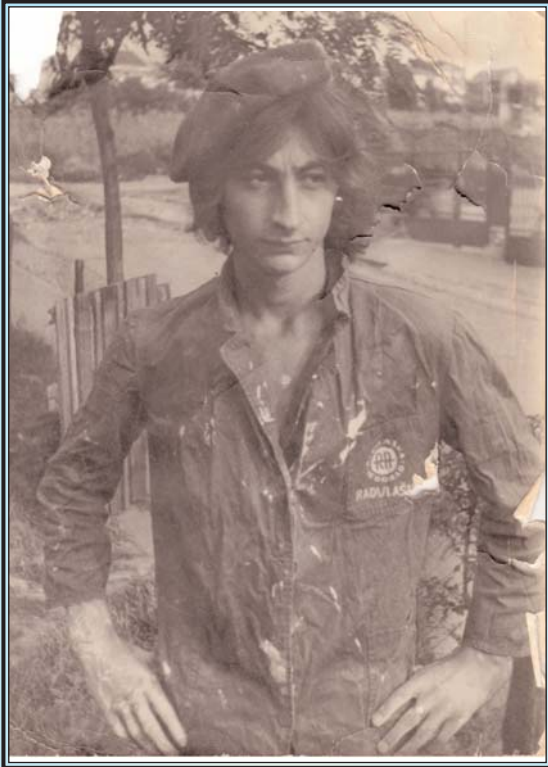
Boris Lazic

Edicija ZAVETINE:Mi

POUR JOSEPH

ALEKSANDAR LUKIĆ

Traduit du serbe par *Boris Lazić*



ALEKSANDAR LUKIĆ

1957, MISLJENOVAC
POÈTE.ROMANCIER. REDACTEUR.PROPHÈTE.

Il est auteur de quelques livres de poésies extraordinaires. Pour son livre DANS LE WAGON DE ROSANOV, 1987, il a obtenu le plus grand prix yougoslave pour le premier livre. Celui de Branko. Pour le livre LE JUGEMENT DERNIER (1991) il a pris le prix Zalog. L'EUROPE (NIN) a été proclamé pour un des dix meilleurs livres publiés (1995). Les VAMPIROVICHES (1998) et LE BÂTEAU DE FOUS (2001) sont les deux livres exceptionnels de la poésie serbe et depuis plusieurs années, ils ne pouvaient pas être publiés. Lukic avait beaucoup de succès comme un écrivain de prose, dramatique et essayiste...

POUR JOSEPH

à Miroslav Lukić

Il reste si peu de Russes pour râler,
il en reste moins que les doigts d'une main,
ils ne te lisent plus et ils écrivent moins de vers,
Quant aux officiels, boudeurs – ils ont abaissé leurs
trompes.
Les bulbes du Kremlin sont, elles, restaurées
en plaqué or, pur.

La hache, longtemps dissimulée derrière la porte,
à New York, mise de côté, dans un bois de frênes –
prend la pluie, tristement, abandonnée au jugement de la
rouille
qui va la rongée et achever à jamais son tranchant,
alors qu'elle représenterait un magnifique prix littéraire
pour jeune écrivain.

Ô Joseph, Joseph ! à suivre des ânes, où sommes-nous
arrivés ?
Après tant de vacarme par la terre entière,
les sansonnets, insolents dans les volées,
sont tombés bas ; toutes ces balles à blanc, ces manœuvres
langagiers,
grelots des encyclopédies, lugues d'hivers qui ne se sont
pas déplacés
d'un pouce, que ce soit vers l'est où vers l'ouest.

Le procès est interrompu. Mais une question se pose.
Il n'y a ni trace ni odeur. Ad acta. Il aurait mieux valu
qu'il fut mener dans le délire des feux rouges, comme
lorsque tu fus contraint à l'exil, avec tes livres et sans faits
établis,

comme ça, selon le bon vouloir des bureaucrates de la
Troisième Rome,
avec, dans la poche de ton manteau,
un billet simple pour l'enfer.

Rien de nouveau dont je pourrais t'aviser par lettre
recommandée. Rien que tu n'aurais déjà dépeins,
une tache de tabac entre les doigts, victime d'insomnie,
où lors de tes promenades le long de l'Hudson,
poussé par le vent, bûcheron des vers russes ;
l'achat de pirojkis dans un kiosque adossé à la
Statue de la liberté, il serait vain de te dire
ce que cela rappelle, sauf que les pirojkis, là-bas,
sont plus rougeâtres, moelleux –
je me retrouvais, moi-même, sur cette triste place de pierre
et d'eau,
pour ainsi dire, aux pieds du monument,
à noter, malheureux, ces lignes.

Les vers sont la représentation de l'enfer
de l'artiste sous une figure divine. Et c'est irrévocable.
Pour le moment, tu t'en tires bien. On use les pages
de tes livres à force de se lécher les doigts.
La station dans le désert n'est plus cette station
que tu laissais en héritage à l'humanité, mais une autre
(est-ce une maison), régie, après lecture, par des lois
célestes.

*

Poussières d'intrigues Post festum des statistes
de la littérature. Tempête de neige au crépuscule,
au matin une contrée habillée – le maître s'y est appliqué
sans apprenti et sans tenir compte du fait d'en avoir baver
de fatigue : là-bas, il peaufinait l'aspect d'une fosse, givrait
une marre, peignait la plaine.
Afin que, pour un temps, la nature soit un morceau de
sucre.

Et bien que cela ne soit pas la raison première de l'art,
il faut savoir parfois accorder aux esprits surestimés la satis-
faction
de jouir de la beauté d'une vue.

Les statistes en restent à leurs débuts. Effarouchés
et emmitouflés dans des fragments de coulisses, pour
raisons hivernales,
la gloire leur passe devant le nez, mais ils n'auront,
de tout cela, qu'un maigre dîner, une réception aux bals
des blancs-becs,
dans le meilleur des cas un voyage officiel aux frais de
l'Etat
pour un congrès de slavistes en Chine amie.

Tu avoueras qu'il est difficile de supporter ce genre de vie
dans ce monde à l'épouvantable dictature de la majorité,
mais le poète n'est point parmi eux afin de les sermonner,
mais pour être à l'écart.

Et lorsqu'il aura tout perdu – le poète possédait-il jamais,
hormis les mots,
quoi que ce fut ? – je veux dire, quand la jalousie des con-
temporains se sera dissipée,
que restera-t-il ? le fait d'avoir vécu avec un masque à gaz
sur le visage. Il est heureux que nous mourrions
avant l'heure. Est-ce peut ou beaucoup ?
Avons-nous le droit d'être indifférents face à l'avalanche
de la poésie
du Coca-Cola qui se résume, en guise de pub, à deux
lignes ?

*

Pardieu, le poète est né pour être un os dans la gorge !
Libre de se promener à sa guise dans le labyrinthe,
en n'usant d'aucun subterfuge afin de dissimuler
ses pas, il se dirige droit vers le monstre en furie !

Ce besoin de voir cette apparence – cet archétype,
cet acte, en fait, représenterait la découverte de ses propres
racines ?

Le chemin parcouru devient brumeux – plus tu es
proche du but, plus tu as l'impression d'avoir échoué,
et que le début et la fin vers lesquels tu tends
ne sont qu'un horizon de désolation.
Abandonnés à la seule volonté de l'espace pour être
réduit à un point. Au visage premier.

Proust moderne. Ce voleur incorrigible.
Apostat. Gondole détachée du heurtoir, dans l'eau du
canal.
Tu développes ce film sur lequel tu travailles depuis
des années, mais c'est le blanc qui, dans la chambre noire,
menace, héritier des initiales secrètes.

L'infini se dissimule dans la vie d'objets infimes,
sédimenté – visible, dans ses formes.
Ces espaces entres eux, abandonnés au silence,
suffisent à ne pas tenir un homme en place.
C'est pourquoi tout mouvement est grand, car il offre à
l'être
l'illusion malingre de pouvoir dépasser sa propre imper-
fection.

Océans et continents se morfondent, vaincus, hors
du globe. Présents dans la seule mémoire. Là où tout est à
sa place,
comme le reste des provisions d'hiver. Ce qui chez nous
se volatilise,
vit chez les autres : ainsi le cercle est fermé.
On appelle durée cette contrée indicible ;
Lituanie, Belgrade, les amphithéâtres du Péloponnèse,
Les prunes blanches. Les cerisiers en fleurs en hiver.

On a saisi le labyrinthe, on en est sorti,
ôtant nos peaux comme les serpents, sous les ronces,
en été. Le monstre a survécu, afin que nous
puissions rentrer invaincus à la maison.

Mais, hélas ! ce n'était plus nous,
pas même nos ombres.

*

La libellule atterrit sur une branche,
sur un pont vert courbé dans l'air,
elle se cabre, regarde de côté –
et c'est un point d'interrogation, jeté dans la nature.
La branche et l'insecte sont né au bord de cette rivière d'or.
J'aurai pu dire, à ce propos,
dans un moment d'extase et si l'on me permet
la comparaison – qu'elle est plus courte qu'un bâton
des monts de Homolj.
L'insecte a des yeux plus durs que le verre –
ancêtre des cosmonautes, il rame avec ses ailes
de manière monotone, laissant des coulisses
de feuilles derrière soi. Il rame de ça, de-là,
de manière lancinante, comme
s'il voulait attirer les regards. Je pensais alors,
il ne faut pas exagérément attirer les regards !

Quel message envoyer aux amis
hormis cette simple phrase exponentielle ?
Ainsi me comportais-je dans la solitude,
dans ce temple posé à genoux face
à l'insoutenable millénaire passé – et, en toute
honnêteté, face au millénaire futur.
C'est à peine si je respirais,
coincé par les disques des époques.

A quoi bon ? on aurait pu la consumer, cette vie, de
manière moins pénible,
elle aurait pu être la semelle d'une chaussure d'été.
Pouvait-on, à bout de force, justifier quoi que ce fut,
soutenir une Rome en flammes, travailler à sa propre
perte ?
Payer cher, pour finir misérable.

Mais, si l'homme ne choisit pas son destin, celui-ci
le mène par le bout du nez ! La terre, tache de sang, rétré-
cie,
on la traversait à pied. Les îles, crottes d'oiseaux,
sont un destin qui se déroule plus rapidement
qu'un film.

La libellule sur la branche qui clignote de ses ailes
donne l'impression d'appeler à l'aide cet horizon
qui dans sa plénitude nous tente.

C'est peu. C'est si peu.

Il fait nuit. Les grenouilles rampent à la recherche

POUR JOSEPH

de leurs proies. La tragédie est sur le point d'advenir.
L'un de nous deux finira dans leur bouche.
Et alors ?

Cette libellule, Joseph, c'était toi.



*

Ô terrible épouvante de ce temps où la poésie
est à peine la queue d'un serpent
qui se tortille dans la poussière.

Sommes-nous plus près ou plus loin de
notre essence ? Quelle heure est-il ? Une minute avant
minuit,
ou le monde s'en est-il déjà aller au diable ? Attention !
La glace se brise. Je demande un peu de distance.
Je suis pour les glaciers. Il est interdit de courir
vers la rivière. Regardez le hockey d'une distance
convenable. Et soyez sur vos gardes.
Ne vous approchez sous aucun cas,
la température monte.

Qui perd, qui gagne ? les glaciers cheminent lentement
le long de la rivière, comme cette queue de serpent
dans la poussière. L'eau les porte, de loin en loin,
vers la mer, comme l'institutrice les élèves au spectacle,
en colonne, deux par deux. Pourquoi avons-nous applaudi
dit
de si bon cœur ? A qui ? Vois : tant de vacarme,
et il ne reste rien – l'eau, plus trouble qu'un labourage au
pays,
a gâché la vision et aplani la surface de ton dos voûté.

Notre bouche, notre bouche ouverte est resté
muette, comme si le médecin, sans aucun avertissement,
nous avait
envoyé au visage le diagnostique d'une incurable mal-
adie.

Ta solution douloureuse : la quadrature du cercle,
propre au juif errant qui soudain en chemin fait halte
pour rendre hommage à la queue de serpent.

Ça me fait penser à la fonte des glaciers,
aux ruines de la bibliothèque de Celse à Ephèse.

*

Le sablier s'écoule inexorablement.
Le sable chute et s'amasse. Alors qu'il s'épuise
dans la partie supérieure de la clepsydre, il reste
une poussière qui rappelle les jambes de pantalons
des anachorètes, rétrécies jusqu'aux genoux.
Dans la partie inférieure de l'horloge – vulve dilatée,
comme il convient à l'instant fugace,
s'élève une pyramide, merde encroûtée
du temps en disparition.

La machinerie verticale suscite ce genre de pensées.
C'est l'acte d'ouverture des eaux pour l'âme du défunt
qui vient à l'esprit. Veiller sur le temps
passé et futur – tourner le sablier à temps.
Être païen le matin et l'après-midi chrétien,
homosexuel qui à travers l'amour des garçons
découvre la femme.

Découvrir le rythme, l'instant où le temps
se caille. En bord de mer, au bord d'un lac,
au bord d'un rapide. Le langage de l'eau est plus
fin qu'une corde. Il édifie une barrière dans le sable –
une fois il retire, une autre ajoute, comme s'il voulait dire
:
« cela est mien maintenant – c'est pourquoi je prends au-
delà
de la mesure et ce qui reste, c'est la mesure qui t'es des-
tinée. »

Soit reconnaissant – voilà en somme ce que ce phénomène
veut dire. Tu remarqueras le triomphe du sable
au moment de son écoulement selon
les lois de l'apesanteur. Quelques grains
tombent inévitablement dans les chaussures
et blessent, mais l'homme s'y fait plus facilement
qu'à ses pensées : il se déchausse, retourne sa chaussure
et la secoue.

Vivre pour l'art – c'est le vers
par lequel je jurerai : Tu connais mon écriture.

Dans le sable, tout est soumis au doute,
tout se mue en fabrique de poupée solvable.
Heureuse la descendance qui en fera l'expérience,
je lui suggère dès à présent cette réalité des plus fictives,
afin de lui rappeler qu'avant l'heure,
je la consolais.

*

En récompense pour l'acte d'écriture – un miroir brisé.
Par cette route à sens unique, si tu l'empruntes,
tu ne peux rater l'église ou la caserne.
La fille Europe.

Le corbillard fait partie des privilèges
des derniers honneurs. Quel effet cela fait-il
d'être conduit, mort, en vainqueur, sur des roues,
et de traîner derrière soi tout un cortège d'affligés ?

Las, cette récompense pour l'acte d'écriture fait penser
à l'escalade d'une montagne. A notre sensibilité affinée
qui nous permet de ressentir, sous l'écorce terrestre,
les vibrations des fils entremêlés des minerais.
A propos de cette musique, on en parlait de vive voix,
car les états, les systèmes politiques,
les nations, les coups d'états, les révolutions, les parricides,
les fratricides, l'immoralité, les maladies vénériennes,
les geôles – sont affaire d'accords sociaux –
de consensus, de prostitution manifeste.

En chemin, tout en montant vers le sommet
de la montagne, tu amassais des matériaux pour ta mai-
son,
et moi, afin d'être de quelque utilité le long de la
route, je glanais des branches sèches pour le feu.

On a suffisamment donné pour édifier l'immeuble
qui dans ses hauteurs se mue en antenne !
Son apparence aurait pu laisser croire l'inexpérimenté
qu'il s'agissait d'une pomme d'or
accrochée sur un pieu pour l'arrivée des noces.

Mais c'était la maison de Joseph, rien que sa maison,
inélegante et vide, épouvantable horreur
temporelle, afin que le mortel osa
l'approcher. Le bûcheron l'a bâti
dans le délire, s'étant mis à l'écart.
L'homme est pareil aux fruits : il fleurit, enfante, mûrit.
Enfant, il pisse dans son pantalon et
adulte, cherche la tranquillité,
après avoir pardonné au monde entier
les injustices endurées.
Suffocant dans ses propres visions,
il cherche un endroit où crever.

POUR JOSEPH
ALEKSANDAR LUKIĆ



Editor
Dr Dimitrije Lestvičnik

Design
Mirko Pudín

Printing house
Valtazar Prevoles, Belgrade

for publisher
Miroslav Lukić
11001 Belgrade
Serdar Janka Vukotića 1/13
Serbia

Email
zavetine@verat.net

